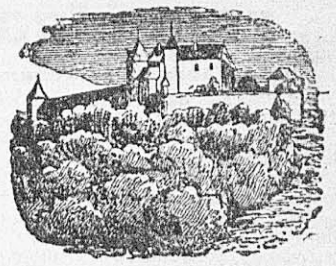
43 Bibliothèque cantonale Fribourg

49me ANNÉE No 107 — En avant la Grue ! — SAMEDI 6 SEPTEMBRE 1930

LA GRUYÈRE



Journal indépendant, politique et agricole

paraissant les mardi, jeudi et samedi.

Supplément bimensuel gratuit : « L'ÉCHO LITTÉRAIRE »

ABONNEMENTS
Suisse 1 an Fr. 9.—
» 6 mois » 4.50
Etranger 1 an » 16.—
6 mois » 8.—
payable d'avance.

Prix du numéro : 10 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste moyennant 30 cent. en plus.

Téléph. Appart. : 197 — Imprimerie et Administration : Rue de la Sionge, Bulle. — Téléph. Bureau : 150

HORAIRE B.-R. : *Bulle*, arr. 8_{59} 11_{37} (d. j. f. 14_{27}) 14_{47} 20_{22} (22_{44}) — *Bulle*, dép. $6._{00}$ 9_{50} (10_{06}) 13_{02} 18_{44} (20_{58})

ANNONCES
Canton de Fribourg 20 cts.
Suisse . . . . 25 »
Etranger . . . . 30 »
Annonces mortuaires et rétractations 30 »
Réclames . . . 50 »
S'adresser à Publicitas S. A. suisse de publicité

En manœuvres.

—o—

„Tout citoyen doit être soldat par devoir. Tel fut le système des Romains, tel est aujourd'hui celui des Suisses, tel doit être celui de tout Etat libre".
(J.-J. Rousseau.)

On lit ces lignes à la première page de ce superbe volume sur l'Armée suisse qu'ont écrit les vrais amis de nos milices, afin de les faire mieux connaître et mieux apprécier. Elles nous reviennent avec plus de persistance ces jours, au milieu des soldats confédérés, bernois et romands, qui se mêlent, le soir, dans les rues de la cité, et qui, le matin, vont chacun à leur travail, comme de vieux camarades.

Il ne vient à l'idée de personne d'accuser J.-J. Rousseau de militarisme. Aussi bien ne voulons-nous point aborder ce thème, au sujet duquel on ne s'entend pas toujours d'ailleurs sur la portée qu'il s'agit de lui accorder. Nous dirons seulement qu'en pratique il n'est pas possible à notre pays, pas plus qu'à n'importe quel autre d'ailleurs, de se passer d'une armée. La nôtre ne ressemble à aucune autre. Ce ne sont pas les lois ni les gouvernements qui l'ont créée. Elle est née instinctivement de la volonté populaire et des événements au cours desquels la nation suisse commença d'exister comme telle. Ce n'est que plus tard qu'on la réglementa. C'est aussi la seule sans doute où le soldat reste en possession de ses armes, qu'il emporte à son domicile, de son uniforme, des chevaux même. Et c'est aussi la seule qui, malgré les conditions défavorables d'un sol extrêmement accidenté, puisse être mobilisée en un si court espace de temps. Toutes ces circonstances déterminent un état de fait unique : la confiance de l'Etat dans l'armée et la confiance de cette dernière dans la Constitution helvétique, qui l'a laissée subsister à peu près dans sa forme primitive. Ajoutons enfin que l'étranger s'étonne de la facilité avec laquelle nos miliciens quittent les champs et se réadaptent à la vie militaire. Ils ne songent pas que le Suisse naît soldat et que le fusil lui est familier tout comme la canne de l'armailli à la tête de son troupeau.

L'existence de l'armée est une nécessité, tant au point de vue de l'ordre et de la sécurité à l'intérieur que pour ce qui concerne l'intégrité territoriale du pays. De nombreuses fois nos divisions ont monté fièrement la garde, à la frontière, constituant ainsi le plus sérieux avertissement à tout envahisseur éventuel. Nos montagnes sont un rempart si formidable que la présence de troupes bien aguerries sur les flancs de l'Alpe n'est pas seulement un rideau destiné à couvrir l'intérieur mais bien l'obstacle contre lequel se heurteraient les imprudents bataillons qui voudraient forcer le passage. De plus, il y a le point d'honneur. Qu'est-ce donc qu'une nation qui n'a plus la force, même si elle se rend compte de son infériorité numérique, de se lever pour sauvegarder son indépendance? Il n'appartient pas à un peuple digne de se demander s'il sera vainqueur ou vaincu lorsqu'il s'agit de protéger ses foyers : Noblesse oblige ! C'est ainsi que fit la Belgique héroïque de 1914 ; et c'est ainsi que feront toujours les Suisses, descendants de ceux qui, devant les exactions des baillis d'Autriche, jurèrent d'une seule voix de mourir plutôt que d'être esclaves.

Nous n'avons point, en Suisse, d'armée permanente, comme c'est le cas pour la grande majorité des nations. Et l'instruction militaire procède de ce fait. Seulement les miliciens sont appelés durant de longues années sous les drapeaux, toutes les années d'abord, puis tous les deux ans ou à des intervalles moins rapprochés encore. Enfin, quand vient l'âge où le citoyen-soldat a le droit de passer le tour à de plus jeunes éléments, il se rend encore à l'inspection, jour mémorable qu'on arrose parfois d'un verre joyeux mais aussi où l'on revoit les amis du bataillon, où l'on revit les péripéties du service qui, à côté d'heures pénibles, laissent pas mal de gais souvenirs. Cette formation, avec les cadres que nous avons, suffit à la besogne qui peut en toute éventualité échoir à l'armée fédérale. Elle comporte ses inconvénients, mais une longue pratique et beaucoup de bonne volonté de la part des hommes les ont singulièrement atténués. D'ailleurs, la vie nationale ne s'accommoderait point d'un autre système.

* * *

Nous sommes au temps des manœuvres. Au village comme dans la cité, les uniformes passent et repassent, empoussiérés quand vient le soir, mais luisant le matin comme l'habit de gala. Il y a l'infanterie aux masses imposantes, les cyclistes qui filent comme des flèches, les brillants cavaliers dont le harnachement luit aux rayons du soleil, puis les mitrailleurs au cliquetis significatif, et, de temps à autre, quelque officier supérieur en grand uniforme. Puis, dans le cours du jour, tous les imposants convois se disloquent. Chacun est à son travail. La première semaine, c'est la reprise de contact, la période préparatoire. La vie est assez régulière. Le soir, au cantonnement, les miliciens devisent avec les habitants de la ferme, racontent leurs impressions, comparent les travaux de la région avec ceux qu'ils viennent d'abandonner, parlent de la maison ; au bout de peu de temps, une intimité naît entre l'élément militaire et le civil, qui prouve qu'en somme aucun fossé ne les sépare. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? On vient de quitter la faux et la charrue, que l'on va reprendre dans une quinzaine. Nulle déformation professionnelle n'a pu survenir dans un laps de temps si réduit. De plus, dans la maisonnée de ceux qui hébergent la troupe, n'y a-t-il point d'hommes qui font chaque année leur cours, qui l'ont fait ou qui le feront demain ? Tout le monde n'est-il pas soldat, en Suisse ? Dès lors, on est heureux d'entrer en relations avec « ceux » des cantons voisins, en songeant que d'autres recevront dans les mêmes sentiments et avec la même générosité les membres de la famille qu'appellera forcément un jour la Patrie. Quand on réfléchit, ne faut-il pas se réjouir de cet état de fait qui permet aux Suisses de se mieux connaître, d'apprendre dans les circonstances les plus favorables la géographie naturelle et humaine du pays et de préparer ainsi le terrain à cette compréhension mutuelle d'éléments divers qui, ailleurs que chez nous, n'arriveraient point à vivre normalement sous l'égide d'un seul drapeau, d'une seule constitution.

C'est une double tâche qu'accomplissent chaque jour nos milices : Elles préparent la défense nationale et la sécurité de l'intérieur ; puis elles assurent à la jeunesse masculine la possibilité de parcourir le pays, d'apprendre à connaître les mœurs et les coutumes de régions qu'elles n'eussent peut-être jamais visitées.

Véritable tableau confédéral, l'armée suisse est aussi indispensable à la vie nationale, qui lui doit l'existence, que les rouages fondamentaux de la constitution.

Y.

Petite Revue

ÉTRANGER

En Allemagne.

Les travaillistes.

Mieux vaut tard que jamais. M. Curtius, ministre des affaires étrangères d'Allemagne, vient de protester avec énergie contre l'intrusion de son collègue, le conservateur Treviranus, dans la politique étrangère du Reich.

On attendait ce geste depuis longtemps. Il vient un peu tard, mais il prouve au moins que les Allemands se sont rendus compte de la maladresse d'un de leurs chefs. Nul ne s'est étonné, à vrai dire, des déclarations de celui qui s'occupa en son temps du sort des régions occupées. La plupart des dirigeants de la politique germanique actuelle ont à un point tel le sens de la dissimulation qu'ils paraissent s'être ralliés franchement à la politique de paix que poursuit depuis la guerre le continent européen. Pourtant, ici et là, on aperçoit l'intention secrète du Reich de préparer par des voies détournées la résurrection de la méthode impérialiste des « kaiser ». M. Treviranus, moins adroit sans doute ou poussé par des considérations purement électorales, s'est oublié. Dans la fougue de la campagne, il n'a point songé que, s'il parlait à des Allemands, l'Europe aussi l'écoutait. Brutalement, il a exposé les buts futurs de la diplomatie germanique, sans même songer que la France et les anciens Alliés venaient seulement de consentir l'évacuation et le règlement des dettes de guerre du Reich.

Les déclarations de M. Treviranus ont fait le tour de la presse mondiale. On s'est ému un peu partout, surtout aux Etats-Unis, de cet aveu public et officiel suivant lequel l'Allemagne ne considère point comme définitifs les accords de La Haye, acquis au prix de tant de peine. Il est de toute évidence que le ton du fameux discours fut dicté par des soucis électoraux. Cependant, on ne saurait nier qu'il exprime la pensée secrète de la nation germanique, humiliée par la récente défaite, et, au fond, décidée à prendre un jour ou l'autre sa revanche. Toute la politique continentale est paralysée par cet état de fait, que l'on tente parfois de se cacher, mais que chacun connaît pertinemment.

La protestation de M. Curtius est évidemment l'expression d'un sentiment communément répandu à Berlin et suivant lequel le ministre Treviranus fut un imprudent, un maladroit. Elle n'a point entièrement effacé l'impression produite dans les chancelleries par les fameux discours du leader conservateur. Survenue bien tard, elle apparaît comme le résultat d'un calcul savamment mené. D'autre part, elle manque d'énergie et laisse croire à un geste que l'on accomplit par devoir, presque à contre-cœur. Au fond, M. Curtius n'a point du tout affirmé que le ministre Treviranus avait tort de parler d'une Allemagne prête à recommencer la guerre, s'il le faut, pour récupérer les provinces de l'est. Il voulut simplement faire savoir officiellement à l'Europe que lui seul est responsable, avec le chef du cabinet d'empire, de la diplomatie allemande et que les assertions d'un quelconque ministre ne valent qu'à un titre absolument individuel. Cela, on le savait. Il eût été désirable que la protestation du ministre des affaires étrangères s'exprimât en des termes autrement catégoriques. M. Curtius n'a point osé pousser si loin l'argumentation et l'on sent parfaitement sous le couvert des mots la crainte du jugement des masses électorales. D'ailleurs, il n'y a point à se faire d'illusions, et, suivant le résultat de la consultation populaire, il se pourrait fort bien que le successeur de feu Gustav Stresemann soit mis à la porte et remplacé par un homme plus « énergique », en l'occurrence M. Treviranus, que M. Brüning aussi bien que le président d'empire, considèrent comme un homme nécessaire, comme le représentant le plus autorisé et le plus réfléchi de la droite nationaliste.

Cette situation n'est évidemment pas pour inspirer confiance à l'Europe, qui sent renaître peu à peu le vieil impérialisme teuton. On commence à se rendre compte que, finalement, l'évolution de la politique allemande vise bien à la revision des traités. La « plaie ouverte à l'est » dont parlait l'autre jour le général von Seeckt demeure le souci permanent du Reich et il ne faut point s'étonner de l'attention que porte la diplomatie au développement de la campagne électorale allemande, d'autant plus que l'activité de la Reichswehr s'oriente nettement dans le sens d'un action belliqueuse éventuelle.

* * *

On se rend compte de plus en plus, en Angleterre, de la faillite de la politique sociale travailliste. Dans le sein même des Trade-Unions, qui ont permis au parti d'acquérir l'importance qu'on lui connaît, on n'est point enchanté de l'expérience en cours et l'heure n'est pas éloignée où les chefs du Labour-Party, s'ils conservent le pouvoir, seront abandonnés par leurs troupes. On pouvait le prévoir. Il convient d'ailleurs de reconnaître que la grosse majorité des ouvriers anglais n'ont plus foi dans la pure doctrine socialiste, puisque le chef des Trade-Unions déclarait l'autre jour dans une assemblée : « Je vous le demande, le socialisme basé sur le partage de toutes choses peut-il être appliqué de nos jours ? Y a-t-il la moindre preuve que ce désir existe, même parmi les travaillistes ? Sans hésiter, je réponds : non ! » Il est vrai que ces déclarations provoquèrent une violente réaction, mais il n'en demeure pas moins qu'à l'expérience la méthode collectiviste donne de mauvais résultats.

L'accroissement du chômage en Grande-Bretagne n'est d'ailleurs point du tout étranger à l'évolution de l'opinion travailliste, qui est très divisée. En effet, à côté des « gouvernementaux », persuadés que l'on ne peut point, quand on est aux affaires, tenir compte uniquement du sentiment, toute une pléiade de trade-unionistes songent aux promesses irréalisées de leurs chefs et s'aperçoivent, tardivement peut-être, qu'on ne bâtit pas d'un tour de main la prospérité d'une nation.

D'autre part, les nombreux insuccès de la politique étrangère du cabinet Mac Donald révèlent de jour en jour l'impossibilité dans laquelle se trouve le travaillisme de se faire comprendre dans les colonies et les Dominions, où l'on ne voit qu'une chose : la lutte contre la domination étrangère.

Les Anglais, que l'Histoire a toujours montrés disposés aux expériences les plus aventureuses, sont avant tout calculateurs. Les problèmes de la politique internationale sont toujours liés, pour eux, à la prospérité du pays, et le gouvernement, à n'importe quel parti qu'il appartienne, conserve le constant souci de l'avenir de l'empire. Le cabinet travailliste n'échappe point à cette règle et tout ce qu'il a tenté dans le domaine social s'en ressent.

Il faut s'attendre d'un jour à l'autre à voir les Trade-Unions reprendre leur indépendance et leur activité syndicale et renoncer à la politique, qui ne leur est point favorable. Seulement, ceux qui thériteront de la situaton créée par une année d'essais « travaillistes » n'auront point la tâche facile.

P. S.

SUISSE

A la mode de Bessanesi.

On sait que le fameux antifasciste est encore sous les verrous, au Tessin. Par contre, son système à fait école et les communistes bâlois ont réussi l'autre jour une performance digne de remarque.

Le parti, on s'en souvient, a décidé de boycotter l'exposition de la Woba. Or, les communistes de Bâle envoyaient, l'autre jour, un des leurs, à l'apparence tout à fait inoffensive, au champ d'aviation, où il demanda à recevoir le baptême de l'air. Pendant le voyage, il jeta à profusion des « papillons » invitant la population à ne point visiter la Woba. Si bien qu'il s'ensuivit une rupture de commande de l'appareil et qu'à l'atterrissage le pilote administra à l'imprudent communiste une retentissante volée.

Nouvelles brèves.

Nouvelles politiques et diverses.

Le raid de Costes et Bellonte suscite partout le plus vif enthousiasme. Les aviateurs sont repartis de New-York et ont atterri à Dallas, dans le Texas. Ainsi, ils entrent en possession du montant de 25.000 dollars offert par un colonel américain au premier aviateur qui réussirait la randonnée Paris-New-York-Dallas. On précise que le succès de l'entreprise du « Point d'interrogation » rapporte aux aviateurs un montant de fr. 2 millions.

— Le « Daily Express » annonce que soixante ouvriers qui se trouvaient dans un réservoir à Dartmoor, au nord de Plymouth, ont été terrassés par la foudre. Une vingtaine d'entre eux ont été grièvement blessés.

FRIBOURG

Concours de taureaux.

Les concours de taureaux pour l'année 1930 sont fixés aux dates suivantes :

Châtel-St-Denis, mardi 9 septembre, à 9 h. du matin ;

Bulle, mercredi 10 septembre, à 9 h. du matin, pour la race tachetée rouge ;

Bulle, jeudi 11 septembre, à 9 h. du matin, pour la race tachetée noire ;

Fribourg, vendredi 12 septembre, à 9 h. du matin, pour la race tachetée rouge ;

Fribourg, samedi 13 septembre, à 9 h. du matin, pour la race tachetée noire ;

Tavel, mardi 16 septembre, à 9 h. du matin ;

Estavayer-le-Lac, mercredi 17 septembre, à 9 h. du matin ;

Morat, jeudi 18 septembre, à 9 h. du matin ;

Romont, vendredi 19 septembre, à 9 h. du matin, pour la race tachetée rouge ; à 10 h. 30 pour la race tachetée noire.

Les taureaux âgés de plus de 18 mois doivent être munis d'une boucle de sûreté.

L'inscription des taureaux à primer se fera auprès des secrétariats de préfecture jusqu'au samedi 6 septembre, à midi. En inscrivant ses animaux pour le concours, l'exposant devra produire un certificat officiel d'ascendance, constatant que l'animal est issu d'un taureau primé. De plus les éleveurs non encore syndiqués sont tenus de présenter une déclaration attestant qu'ils sont devenus membres d'un syndicat d'élevage. A défaut de ces pièces, l'inscription doit être refusée.

Pour les nouveaux taureaux appartenant aux syndicats, le comité doit, en outre, déposer à la Préfecture une déclaration, signée par le président et le secrétaire, attestant que l'animal est réellement sa propriété.

Ne peuvent être admis pour les concours que les taureaux nés avant le 1er mars 1930.

Pour mieux se connaître.

La société actuelle souffre de la méfiance qui règne entre les différents groupements professionnels. Certaines personnes estiment que le fossé est infranchissable et que nous allons vers une catastrophe. Même dans le canton de Fribourg, où pourtant la lutte des classes est réduite au minimum, nous souffrons de ce malaise. Chaque groupement professionnel croit être lésé au profit d'un autre. On a oublié le vieil adage suisse : « Un pour tous, tous pour un ».

« Toutes les manifestations facilitant le rapprochement des individus d'un pays sont un bienfait pour la Société et les institutions actuelles.

La « Foire aux provisions », qui se tiendra à Fribourg du 25 septembre au 5 octobre prochain, contribuera certainement à rapprocher les citoyens du canton. Le consommateur verra que le canton de Fribourg, riche en ressources naturelles, produit à peu près tout ce dont il a besoin pour sa vie et qu'il n'y a pas lieu de favoriser la production étrangère. Le producteur, de son côté, aura l'occasion d'augmenter le nombre des débouchés pour ses produits. L'artisan, le fabricant et le commerçant enfin, pourront se convaincre qu'il y a, malgré la crise, encore du pain à gagner dans le canton de Fribourg, dont la population ne manque pas d'honnêteté et d'esprit de solidarité.

La « Foire aux provisions » est avant tout une manifestation pour mieux se connaître sur le terrain économique et social.

Office du Travail.

Dans le courant du mois d'Août, 569 ordres sont parvenus à l'Office du travail de Fribourg.

Demandes de travail inscrites : 278, dont 165 de célibataires et 113 de mariés ; 271 de Suisses et 7 d'étrangers. Il y a lieu d'ajouter à ce chiffre les demandes de 37 ouvriers en passage qui ne purent être inscrits, faute d'occasions de travail immédiates.

Offres d'emplois : 291, se répartissant entre 172 patrons, desquels 140 habitent le canton.

Placements effectués : 156, dont 24 dans l'agriculture.

En comparaison au mois précédent, il y a eu, durant le mois d'août, un léger recul dans la situation du marché du travail, toutefois, il faut remarquer qu'elle fut encore bonne. Sur les chantiers de construction, l'activité a été partout intense. Pour le moment, plus de 50 hommes sont occupés à la construction du Pont de Corbières et 30 hommes environ à la pose de la double voie entre Schmitten et Flamatt. Par contre, vers la fin du mois, un grand nombre d'ouvriers qui étaient occupés aux travaux de réfection des routes ont été débauchés. Dans l'agriculture, le personnel a été très recherché durant tout le mois. Par suite du service militaire, bon nombre d'ouvriers tels que boulangers, cordonniers et menuisiers, ont été demandés pour des remplacements.

378 offres sont parvenues à l'Office pour femmes.

Demandes de places : 151, dont 135 de suissesses et 16 d'étrangères.

Offres de places : 227 dont 165 du canton.

Placements : 96, dont 80 de stables et 14 de personnes travaillant à l'heure ou à la journée.

Comparé à l'année précédente, les employées de maison se sont présentées en plus grand nombre pendant le mois d'août, mais il y a toujours manque de personnel qualifié. Les offres de places marquent également une légère augmentation.

Une étrange conversation

sur la terrasse du château de Gruyères.

Charles Maurras dans l'*Action Française* ne cesse de dénoncer le mutisme de la presse française qui, pour sauvegarder la politique de M. Briand, s'applique à dissimuler ce qui se pense, se dit et se fait en Allemagne contre la France et contre la paix.

« Nous avons, de cent côtés, écrit M. Maurras, surpris, recueilli et enregistré les signes que l'on veut ainsi cacher. Signes financiers, signes militaires, signes maritimes, signes politiques et parlementaires même, tout concorde et les révélations récentes sur l'intime accord des communistes et des nationalistes allemands suffisent à montrer que les plus fameuses divisions intestines du peuple ennemi, si elles sont profondes en elles-mêmes, ne font pas varier les directions de sa politique extérieure.

« Ce n'est pas dans le journal où l'analyse aiguë de Bainville dissout le mythe des deux Allemagnes qu'il serait utile de rappeler pour combien de raisons des élections de gauche et de droite signifieraient exactement la même politique de revision des traités, la même volonté de revanche et de reprise, le même sentiment germaniste et pangermaniste. Les soixante-trois millions d'Allemands qui se jugent à l'étroit dans leur pays et qu'appellent d'importantes minorités plus ou moins irrédentistes, sont élevés, menés, chauffés, de telle sorte qu'ils ne songent, selon l'expression de M. Treviranus, qu'à reprendre les forces matérielles et morales qui leur permettront de conduire leurs réclamations « jusqu'au bout ».

Et pour étayer ses dires, M. Maurras cite le récit où un ami de son journal lui rapporte l'étrange conversation qu'il a entendue en visitant le château de Gruyères :

« Hier, avec mes deux enfants, je visitais le vieux château de Gruyères (canton de Fribourg).

Un jeune Suisse sert de guide et tout de suite j'avais remarqué la tournure vive de ce garçon, parlant du reste un français très pur.

Un ami anglais (ami de vieille date) m'accompagnait ; or, cet ami parle admirablement la langue allemande.

Plusieurs Allemands, à la tête rasée, nous suivirent. Ils visitèrent le château en même temps que nous.

Nous sûmes plus tard que c'était un major allemand et deux de ses officiers.

Comme je parlais (ainsi que mes enfants) l'anglais avec mon ami, il faut croire que les Allemands me prirent pour un sujet de Sa Majesté Georges V, car ils ne se gênèrent pas du tout pour parler, sur la terrasse, s'imaginant que les Anglais que nous étions tous pour la circonstance ne comprenaient pas un seul mot. Mon ami me traduisait au fur et à mesure.

Le major. — C'est curieux, ce pays ressemble à notre secteur que nous étudions en ce moment dans les Vosges pour la prochaine guerre.

Un autre. — Oui, évidemment, mais le tir de l'artillerie serait difficile ici, bien plus qu'en France.

Le major. — Ah ! ces imbéciles et insouciants Français ne se doutent pas qu'on va leur sortir une machine de guerre comme personne n'en aura vue ! Nous serons à 200 kilomètres de la frontière en un rien de temps.

Un troisième. — Moi, je guette le retour d'Herriot et de sa bande.

Le major. — Laissez donc en paix ce côté politique. Ça ne nous regarde pas... nous devons seulement travailler à la mise sur pied de la nouvelle armée. C'est entendu, nous avons raté le coup en 14, mais la prochaine fois, nous mettrons la réussite de notre côté.

Le major fit, paraît-il, dévier la conversation, se doutant peut-être qu'on l'écoutait.

Il se mit à siffler, avec ses subordonnés, des airs allemands.

Telle est, conclut M. Maurras, prise au hasard, la conversation d'un groupe de touristes allemands. Tel est l'état d'esprit des promeneurs et des voyageurs alliés. Leur caractère est de s'étonner. Ni Anglais, ni Français ne se représentent pour la plupart ce qui bout et qui doit bouillir dans la chaudière allemande.

Nous avons peine à concevoir ce Walpurgis.

En marge du Marché-concours.

Jeudi a eu lieu à l'Hôtel des Alpes le banquet officiel du marché-concours. Plus de cinquante personnes s'y trouvaient réunies, dont M. Emile Savoy, conseiller d'Etat, président du comité d'organisation du marché.

Peu avant midi, M. Musy et le roi de l'Irak avaient fait visite à l'exposition des taureaux et la conversation roula longuement sur cette aubaine qui, à vrai dire, fut plus honorifique qu'intéressée.

On remarquait au repas la présence des membres du jury, du colonel Jaggi, représentant le département fédéral de l'économie publique, ainsi que d'éminents représentants de l'agriculture française, au nombre desquels se trouvaient les directeurs des Ecoles d'agriculture d'Arras et des Vosges.

M. Savoy, président, salua tous ces invités en termes chaleureux et souligna l'importance que les questions agricoles revêtent aujourd'hui dans toutes les régions du globe. Il évoqua fort heureusement la solidarité qui doit unir les paysans français aux paysans suisses et invita nos hôtes à continuer la méthode qu'ils ont adoptée et qui consiste à prendre directement contact avec les éleveurs en dehors des voies compliquées de la diplomatie. L'orateur souligna ensuite les efforts accomplis par les éleveurs fribourgeois, qui ont réussi, sous l'énergique impulsion de leurs chefs, à réaliser d'importantes améliorations et à produire une race bovine qui s'approche de la perfection. Il adressa un pressant appel aux journaux, qui peuvent faire beaucoup pour répandre à la campagne les notions qui seules peuvent assurer dans la mesure du possible la prospérité de l'agriculture. M. Savoy remémora les tragiques années de guerre, au cours desquelles notre pays fit son possible pour soulager la situation des agriculteurs français du nord si durement éprouvés et venir en aide par tous les moyens dont elle disposait à la belle et noble France. Le geste qu'accomplissent les sociétés françaises d'agriculture en s'approvisionnant sur le marché suisse du bétail d'élevage est la meilleure preuve de la solidarité existant entre les deux pays.

Ces paroles furent soulignées de vifs applaudissements et l'on vit perler une larme aux yeux de nos hôtes, qui ne furent point insensibles aux souvenirs évoqués par M. le conseiller d'Etat Savoy. Aussi, instinctivement, M. Malpeaux, directeur de l'Ecole d'agriculture d'Arras, se leva pour exprimer la reconnaissance des Français à l'égard des Suisses et remercier les organisateurs du marché-concours de Bulle de leur accueil si généreux et si hospitalier. Il retraça l'activité charitable de la Suisse pendant la guerre et déclara que les Français n'ont point oublié les précieux services rendus à leur pays par la nation helvétique. M. Malpeaux eut des félicitations chaleureuses pour les éleveurs suisses et la façon distinguée dont ils poursuivent l'amélioration de la race bovine. « La Suisse, affirme l'orateur, a été et demeure la sœur de la France, qu'elle vive » !

M. le colonel Jaggi se fit à son tour l'interprète du département de l'économie publique et apporta son tribut de félicitations aux organisateurs du marché-concours et aux éleveurs fribourgeois. Il eut des paroles particulièrement élogieuses à l'égard de M. Béat Collaud, l'un des agents les plus persévérants du progrès agricole dans le pays. Il fit allusion à la crise agricole mondiale et souligna l'excès de l'importation fourragère suisse et de l'usage des farines. Cette année, en particulier, on n'est point sans soucis quant à la qualité du fromage, qui se ressentira de l'humidité de la saison. D'un autre côté, il importe que la baisse du lait que l'on ne peut plus éviter soit rachetée par la qualité des autres produits. M. Jaggi fit appel à son tour à la solidarité des agriculteurs de tous les pays qui doivent s'unir pour la défense de leurs intérêts et faire peser leur volonté dans l'élaboration des traités de commerce internationaux. A l'intérieur, on doit également se tenir et travailler avec un unanime élan à l'amélioration des conditions du paysan, qui ne peut survenir que d'une forte organisation et d'une production conforme aux fluctuations des marchés.

M. A. Morard, président de l'Union des paysans fribourgeois, dit toute la satisfaction sans fribourgeois, dit toute la satisfaction qu'il ressent en présence des améliorations constantes de notre élevage, dont il faut vivement remercier les protagonistes. Il les prie de continuer dans cette voie et fait remarquer l'importance qu'il y a, tout en conservant les caractères distinctifs des races, d'en développer constamment la sélection et la santé intégrale. Ce facteur est l'essentiel dans l'exportation. M. Morard se réjouit enfin de la collaboration internationale des paysans telle qu'elle a été conseillée au récent congrès d'Anvers.

M. Chaunet, de Luneville (Meurthe et Moselle), vient dans le pays depuis une trentaine d'années. Il se fait l'interprète aussi de ses compatriotes pour remercier les paysans suisses et fribourgeois en particulier de l'aide efficace qu'ils ont si généreusement apportée à leurs camarades français pendant la guerre, puis, tout récemment, à l'occasion des cataclysmes du midi. Il a suivi de très près les progrès réalisés dans notre élevage et s'en réjouit. L'orateur annonce enfin la promotion au titre de Chevalier de la Légion d'honneur de M. le directeur de l'Ecole d'agriculture de Grangeneuve.

Puis le repas, excellemment servi par les soins de M. Gaillard et de son personnel, à l'Hôtel des Alpes, et arrosé des bons crûs offerts par la Ville, que représentait M. le conseiller communal Barras, se termina au milieu de la plus franche gaîté. Ce fut certainement un contact qui ne restera pas sans lendemain et dont on ne peut que souhaiter le renouvellement. Nos hôtes furent enchantés — et ils le dirent — de l'accueil que leur ménagent les Fribourgeois ; nous le fûmes également de la délicatesse avec laquelle nos bons voisins surent évoquer les services rendus à leur pays par la petite Suisse. De part et d'autre, on promit de se revoir et de cimenter toujours mieux l'état des relations qui se sont établies entre la France et Fribourg.

* * *

Les commissions françaises ont acheté un certain nombre de taureaux, dans les sujets jeunes surtout. Celle de l'Aube, avec laquelle nous avons eu l'occasion d'être en communication plus suivie, travaille selon la méthode suivante : Le syndicat laitier impose aux acheteurs de lait, qu'ils soient fromagers ou commerçants, une ristourne qui s'élève habituellement à 1 centime par litre. Les sommes ainsi réunies sont destinées au perfectionnement de l'élevage et particulièrement à l'achat de sujets reproducteurs. Malheureusement, l'état des changes fait que les transactions sont en ce moment onéreuses. La commission a acheté cependant, jeudi, 11 taurillons. Elle a également parcouru la campagne et s'est procuré quelques génisses.

Elle reviendra en octobre terminer ses achats, rendus difficiles par la dispersion des troupeaux dans les chalets. Nos hôtes en ont visité quelques-uns, mais, peu habitués à la montagne et aux hautes altitudes, ils préfèrent attendre la descente des troupeaux.

* * *

La présence des commissions françaises est certainement un précieux appoint pour notre marché. Il s'agit de le conserver et de servir au mieux les éleveurs français. D'autre part, les rapports de plus en plus étroits qui s'établissent entre eux et nous sont la meilleure garantie pour l'avenir. Les membres des commissions ne nous ont point caché leur satisfaction et leur volonté de nous « revenir ». Nous les prions à notre tour de croire à notre gratitude et les félicitons pour la fidélité avec laquelle ils continuent à s'approvisionner en sujets d'élevage dans le canton de Fribourg.

GRUYÈRE

Nécrologie.

Hier matin est décédée à Bulle Mme Emma Genilloud, âgée de 65 ans.

Brave épouse et bonne mère, la défunte, qui se voua entièrement aux siens, laisse à ceux qui l'ont connue le meilleur souvenir.

Nous présentons à son époux, M. Edouard Genilloud, frappé bien cruellement, et aux familles éprouvées par ce deuil, nos sympathiques condoléances.

Hôtes princiers.

Ainsi que l'annonçait *La Gruyère*, les troupes cantonnées dans la région ont défilé, jeudi, à Bulle, devant le roi d'Irak, Fayçal, et son aide de camp. Le roi était accompagné de Mme et de M. Musy, président de la Confédération et de leur fille. Il parut s'intéresser beaucoup à notre organisation militaire et s'étonna de la discipline et de la belle tenue de la troupe. Le plus démocratiquement du monde, comme il sied dans une vieille république, le roi faisait corps avec la foule, dans laquelle il eut été d'ailleurs difficile de le reconnaître, car il était habillé à l'européenne et ne se distinguait d'aucune façon.

Long et mince, le roi Fayçal porte à peine les caractères distinctifs de la race. Il cause le français le plus pur et n'est point étranger dans notre continent. Il a déclaré avoir ressenti le plus vif plaisir à visiter notre pays et tout spécialement la Gruyère.

Les hôtes illustres sont arrivés à Bulle peu avant midi. Après le défilé, un repas leur fut servi à l'Hôtel des Alpes, au cours duquel la musique militaire donna une aubade très appréciée. La salle du banquet était ornée avec un goût discret et sûr et le maître de céans, M. Gaillard, mérite certainement des félicitations pour la grâce avec laquelle il accueillit le royal visiteur. Peu après quatre heures, le roi et le président de la Confédération quittaient en automobile le chef-lieu gruyérien pour se rendre à la Valsainte.

Le défilé.

Bien que toutes les précautions eussent été prises pour le tenir secret, une foule très nombreuse se pressait dans les rues, jeudi, pour assister au défilé des troupes, qui fut impeccable et imposant. Alertes et bien en forme, nos soldats paraissaient ne ressentir aucune fatigue. Cyclistes bien alignés, artilleurs, dragons fringants et mitrailleurs firent l'admiration du public.

Le colonel commandant de corps Sarasin se trouvait sur la place du Tilleul aux côtés du chef du gouvernement et du roi Fayçal.

Lettre de Berne.

Sur les bords de l'Aar.

Un ami Bernois m'a conté un jour, non sans une pointe de fierté, je vous prie de croire ! que la ville fédérale possède la plus belle installation de bains de rivière de la Suisse et même de l'Europe. Affirmation un peu audacieuse, me suis-je dit. Et pourtant, rien de plus simple à vérifier, car la vague de chaleur qui vient de passer sur le pays vous pousse tout naturellement à rechercher la fraîcheur de l'eau.

Douze coups sonnent à l'église toute proche. A la hâte je quitte mon travail, emportant mon maillot de bain sous le bras. Au fur et à mesure que j'avance, je vois grossir la foule des personnes qui convergent vers le même but : les bains de l'Aar. Des centaines et des centaines de gens de tous sexes et de toutes conditions se pressent vers l'entrée. Le commerçant ventru côtoie l'employé et l'ouvrier. La belle élégante voisine avec la gente midinette. Les uns vont chercher en ce lieu le moyen de faire diminuer un embonpoint encombrant et malcommode ; les autres désirent fortifier leur corps, le rendre plus résistant, plus apte à supporter, le moment venu, le rude climat de la cité des ours. Tous arrivent plus ou moins à leurs fins, car y a-t-il deux agents thérapeutiques meilleurs que l'eau et le soleil ?

Les bains de l'Aar sont divisés en trois parties : la section des femmes, réservée naturellement au beau sexe, la section des hommes et, enfin, la section des familles où l'on trouve le mélange le plus disparate. Deux grands bassins où coule rapide une eau abondante : un pour le sexe féminin, l'autre pour le sexe fort. De nombreuses cabines, des douches un peu partout. Des pelouses ombragées ou non. Divers pavillons coquets et bien tenus où l'on trouve à prix modéré de quoi se sustenter : saucisses en abondance — presque aussi nécessaires aux Bernois que l'eau aux poissons ! — du pain, du lait, de la soupe, des fruits, etc.

En vérité, la ville de Berne peut être fière de ses installations de bains, qui ne laissent rien à désirer.

Jetons maintenant un regard indiscret dans la section des dames, des jeunes filles devrais-je plutôt dire, car celles-ci y sont la majorité. A peine arrivées dans l'enceinte qui leur est réservée, elles laissent tomber le voile léger qui a nom vêtement et qui recouvre le maillot dernier cri, aux couleurs sombres ou vives ou présentant un assemblage de teintes du plus bel effet, maillot qui moule si bien un corps de Vénus. Car l'élégance innée de la femme la pousse à rechercher jusque dans le moindre détail d'un costume de bain le moyen de faire valoir les formes de son corps.

Voici des employées de bureau, plus loin des midinettes, ici des écolières et des étudiantes, toutes également heureuses de quitter pour quelques instants machines à écrire, aiguilles, livres et thèmes, pour s'ébattre, telles des naïades dans les flots de la rivière ou pour flâner sur la pelouse et exposer leurs beaux corps déjà brunis aux rayons vivifiants du dieu-soleil.

Quittons cet emplacement où nous avons rencontré si heureusement réunis jeunesse, santé et beauté et pénétrons dans la section des familles. Ici, le spectacle est tout différent. Mélange disparate de jeunes gens et de jeunes filles, de mamans et de papas avec leurs bambins. Voici une jeune maman venue avec son bébé apporter le dîner au papa. Plus loin, une bonne bernoise donne la becquée à sa nichée ; car on vient volontiers pique-niquer en famille en cet endroit, afin de n'avoir pas à cuire le dîner par ces chaleurs caniculaires.

Plus loin, la section des hommes où l'on rencontre en costume sommaire le commerçant dodu et le petit employé, l'intellectuel et l'ouvrier, plongeant dans l'onde fraîche ou étendus sur les pelouses, tous désireux de se soustraire pendant quelques instants à l'activité débordante, aux bruits infernaux de la cité, heureux d'être libres et de pouvoir jouir pleinement de la nature, de l'eau et des rayons bienfaisants du soleil.

Mais les Bernois, grands amateurs de sports de tous genres, ne se contentent pas des bains de l'Aar. Le lac les attire aussi, car l'eau y est plus douce, le sable plus abondant. Voilà pourquoi, le dimanche matin, des centaines de personnes, des familles entières prennent d'assaut les trains se dirigeant aux belles plages de la Tène et de Champion, au bord du lac de Neuchâtel, ou à celle de Morat.

Quel changement, quelle évolution depuis le temps de notre prime jeunesse, où seules de rares jeunes filles — et de quelle audace encore ! — osaient, après mille précautions pour se soustraire à la vue d'un public trop curieux, entrer dans le courant de la rivière ou dans l'onde pure du lac. Et qu'il est loin le temps où, le dimanche, nous manquions les « Vêpres » à la barbe de nos parents et au risque de recevoir une admonestation, pour aller en catimini barboter, tels des canards, dans une « gouille » quelconque d'un quelconque ruisseau.

Aujourd'hui ces baignades en masse, ces expositions de corps à moitié nus aux rayons solaires n'offusquent plus personne, si ce n'est de rares puristes d'un autre âge et incapables de suivre l'évolution des temps nouveaux. En revanche, la santé y gagne à coup sûr et énormément.

Une heure trois quarts sonne au beffroi voisin. Je dois à regret quitter l'onde limpide pour me rendre là où mes obligations m'appellent. Mais les réflexions que m'a suggérées cette visite aux bains de l'Aar, j'ai cru devoir les confier à tous ceux — et ils sont nombreux dans la verte Gruyère — qui suivent avec une attention soutenue le développement constant des sports, dont la natation est l'un des meilleurs, et qui donnent à notre jeunesse la force, l'endurance et la santé si nécessaires aujourd'hui pour affronter le dur combat de la vie. *C.*

La Machine à découvrir la vérité.

La Chambre des aveux spontanés.
Méthodes anciennes et modernes.

On a employé tous les moyens pour contraindre les inculpés à dire la vérité. Les conséquences de certains actes répréhensibles sont parfois tellement graves et l'homme se familiarise si facilement avec une absence totale de dignité qu'il n'est pas toujours disposé à faire spontanément l'aveu d'un crime dont le souvenir devrait accabler de remords sa conscience.

Autrefois, et, si l'on en croit la rumeur publique, tout récemment encore, on espérait arriver à un résultat par des mauvais traitements, la torture, des supplices plus dégradants pour celui qui les impose que pour le malheureux qui les subit.

Ce procédé barbare a eu tant de fois raison de la capacité de résistance des accusés, il a provoqué si souvent des aveux de la part d'innocents, étrangers aux forfaits dont on les oblige à se reconnaître coupables pour échapper aux surhumains tourments dont on les accable, que son inefficacité a été abondamment démontrée.

Quand un crime a été commis, il a eu un auteur cependant et il est si fâcheux pour l'accusateur public de ne pas pouvoir démontrer que le coupable est celui que désignent toutes les présomptions, qu'il est bien naturel qu'il emploie toutes les ressources de sa perspicacité pour découvrir la vérité.

Jadis, à une époque où l'on avait autant d'esprit que de nos jours, sinon davantage, des juges ont eu recours à des moyens psychologiques qui témoignaient chez eux d'une grave sagesse et d'une profonde connaissance du cœur humain, pour déchiffrer d'impénétrables énigmes.

C'est Salomon, décidant de partager en deux parties égales un petit enfant dont deux femmes s'attribuaient la maternité qui fait pousser à la véritable mère un cri d'horreur et qui obtient aussitôt d'elle l'abandon du cher innocent, qu'elle n'aurait pas le courage de faire souffrir, à sa rivale jalouse et aussitôt convaincue d'imposture.

C'est un prince persan qui imagine le pouvoir extraordinaire et magique d'une chèvre à laquelle il attribue le don surnaturel de faire découvrir les coupables.

Le mammifère était attaché dans un cabinet noir. Tous ceux qui étaient soupçonnés d'un délit passaient tour à tour dans le cabinet obscur et devaient promener leur main sur le dos de la chèvre enchantée. Les innocents, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre et dont la conscience était tranquille, sortaient de cette épreuve, à leur confusion, avec une main diaboliquement noircie. Le coupable seul arborait triomphalement une main intacte, d'une blancheur impeccable, parce qu'il n'avait pas été assez bête pour effleurer l'échine d'un animal satanique, capable de le faire reconnaître. Il était dupe de sa duplicité et pendu par le moyen d'une solide corde de chanvre qui l'enlevait en toute équité au-dessus de l'ordinaire condition des hommes.

Il y a deux cents ans, existait encore à Mandœuvre, près de Montbéliard, une épreuve judiciaire d'un genre assez singulier. Lorsqu'un vol avait été commis dans le village, tous les habitants étaient sommés de se rassembler sur la place de l'église. Là, le chef de la municipalité ordonnait au délinquant de restituer l'objet dérobé et d'éviter pendant six mois le contact des honnêtes gens. Si le coupable persistait à ne pas se désigner, on en venait à la décision du bâton.

Les deux principaux échevins élevaient au-dessus de leur tête un bâton qu'ils tenaient chacun par un bout et ils ordonnaient à tous les assistants de passer dessous. Telle était la terreur superstitieuse inspirée par cette cérémonie, qu'il n'y avait pas d'exemple que le coupable eût osé s'y soumettre. Il restait seul et se faisait ainsi découvrir. S'il eût eu l'audace de passer sous le bâton et que l'on eût, plus tard, reconnu sa culpabilité, tout contact avec lui aurait été supprimé pour toujours, et il eût été à jamais banni de la société de ses compatriotes.

Ces moyens sont plus habiles et plus sûrs pour découvrir les coupables que le passage à tabac ou que le supplice moral d'un interminable interrogatoire qui se prolonge nuit et jour jusqu'à l'anéantissement des forces de l'inculpé.

Un savant américain, Auguste Wollmer, vient d'inventer, paraît-il, un appareil qui, appliqué au poignet de l'accusé, indique d'une façon absolument certaine son innocence ou sa faute d'après la pression sanguine toujours anormale même chez le plus endurci, quand on l'interroge.

Félicitons-nous de cette découverte, autant parce qu'elle ne permettra plus aux foudres de la justice de frapper un innocent que parce qu'elle ne laissera plus le crime impuni et le criminel en liberté.

Claude Montorge.

La révolution péruvienne.

Comme celle qui aboutit récemment, en Bolivie, à la déposition du président Siles, la révolution bolivienne a pour origine et pour cause les méthodes dictatoriales de gouvernement de M. Leguia, président de la République depuis onze ans.

Ce dernier, par des manœuvres habiles, avait réussi à conserver le pouvoir en dépit de la Constitution, qu'il avait adaptée aux besoins de sa cause. Sa présidence valut certainement au Pérou une ère de bien-être et de développement économique. Mais, dans le clan des indépendants, chez les étudiants et dans les écoles militaires surtout, on en voulait au chef de l'Etat d'avoir cédé à des puissances étrangères, à l'Angleterre et aux Etats-Unis surtout, l'exploitation des richesses nationales.

Le mouvement ouvrier ayant pris une certaine envergure et le complot armé d'Arequipa ayant abouti, les révolutionnaires se sont emparés par surprise des bâtiments publics à Lima et le président dut s'enfuir en hâte à bord d'un croiseur, qui fut d'ailleurs bientôt ramené au port. L'ex-magistrat sera sans doute jugé par une haute cour spéciale. C'est le général Sanchez Cerro, qui organisa et mena à bonne fin le coup de main d'Arequipa, qui a été désigné par les révolutionnaires pour prendre la tête du nouveau gouvernement. Sa tâche ne sera pas aisée, car les syndicats ouvriers ont réclamé déjà la nationalisation des principales industries et la dénonciation des contrats passés avec les entreprises étrangères. A l'occasion de son entrée triomphale à Lima, Sanchez Cerro a été frénétiquement applaudi par les foules versatiles. Les femmes même lui jetaient des fleurs.

Le Pérou est un pays très riche en mines d'or et d'argent. L'industrie sucrière y est aussi particulièrement florissante. Malheureusement, une grande partie de ces ressources ne peuvent être normalement exploitées que grâce au concours des capitaux étrangers. La nation n'est pas encore solidement organisée et les coups d'Etats, toujours dirigés par des militaires, y sont fréquents et paralysent le développement de l'économie générale.

Le mouvement ouvrier y a pris de grandes proportions au cours des dernières années et il est en opposition constante avec le militarisme.

Le président Leguia travailla énergiquement au relèvement de la nation. On peut lui reprocher seulement d'avoir recouru aux méthodes dictatoriales, même en économie, ce qui lui attira l'animosité d'une partie de la population.

On peut prévoir d'ores et déjà, si le gouvernement s'attaque aux entreprises étrangères, qui sont les plus florissantes, une nouvelle période de troubles fort regrettable au bien-être de la nation péruvienne.

Quelques notes sur le président Leguia.

Un correspondant de la « Gazette de Francfort » qui connaît et a vu le président Leguia écrivait un article à son sujet au moment précis où le dictateur a été déposé par la révolution.

M. Edschmid, le journaliste en question,

FEUILLETON DE « LA GRUYÈRE »

La Robe blanche

par 38

JEAN-LOUIS MORGINS

—o—

Darbois ne mentait point. Il était loin de lui déplaire de s'arrêter un peu dans ce pays qui, du premier coup, le matin, l'avait séduit et charmé. Ragaillardi par la bonne chère, puis par la perspective de quelques jours de vacances, il avait retrouvé son optimisme heureux. Pour Gilbert, il savait, qu'à son âge, une blessure d'amour telle que celle dont il souffrait devait en toute logique se guérir assez vite. Enfin, disons ici toute la vérité, Pierre, dans le secret de son cœur, se sentait rassuré. Si pendant et après la maladie de son patron, le jeune homme avait connu des sentiments sincères de pitié et d'abnégation, il n'en demeurait pas moins vrai que la menace qui, dès le premier instant, l'avait traversé, demeurait suspendue au-dessus de sa tête. Si, en retrouvant Yvonne de Morlaix telle qu'elle était, hélas ! Gilbert avait perdu tout son bonheur de vivre, Pierre Darbois avait, lui, par contre, obtenu de la destinée un nouveau délai de tranquillité bienheureuse. Et, mon Dieu, sans être plus qu'un autre égoïste ou personnel, le jeune homme, à son insu même, ne pouvait que s'en réjouir.

— Pourquoi perdre du temps, mon bon ? dit-il alors à de Bailly. Puisque tu es fatigué, reste donc ici à te reposer encore. Moi, je vais, pendant ce temps, prévenir le commandant...

Pour protester, Gilbert était trop satisfait qu'un autre consentît à décider et à agir pour lui.

Pierre, cependant, s'était levé et, allumant une cigarette, il se dirigea lentement d'un pas léger autant qu'heureux vers le syndicat d'initiative.

XI

Apaisement.

Derrière le chalet où habitaient les jeunes gens, s'étendait un petit jardin qui, dans le vaste parc, formait une sorte d'enclave. A peu près indifférent aux excursions de la région que, depuis huit jours qu'il était à Bussac, Gilbert, d'ailleurs, avait déjà toutes faites, le jeune homme passait maintenant la plus grande partie de son temps dans ce petit jardin. Il faisait assez beau et surtout assez chaud pour qu'il pût rester dehors. Un roman entre les mains, il demeurait étendu pendant de longues heures sur une chaise longue de toile et ainsi, sans lire jamais en dépit du livre qui ne le quittait point, il rêvait, mélancoliquement.

Sa situation présente semblait à Gilbert sans issue. Fatigué par la maladie qui l'avait abattu, il ne semblait pas pressé de reprendre contact avec la vie réelle. Il prolongeait comme à plaisir cet état de farniente que le docteur, certes, lui avait recommandé mais qu'il exagérait peut-être, consentant à peine à prendre ses repas à l'hôtel de Bordeaux. Aussi bien, le copieux déjeuner que chaque matin, dans son lit, à neuf heures, lui apportait la vieille Adèle, eût presque pu lui suffire pour sa journée entière. Non, cependant, car avec le grand air de la campagne, le jeune homme avait retrouvé un appétit magnifique. Mais quels moments délicieux que ceux où, la brave domestique tirant les rideaux opaques, un rayon de soleil, soudain, envahissait la pièce mêlant à la bonne odeur du matin printanier l'odeur non moins bonne de la crème, des croissants chauds, des confitures et du beurre ! Hélas ! le charme qui enchantait Gilbert était pour lui matière à une désolation sans bornes. Par les joies qu'il goûtait ainsi, il pouvait mieux mesurer le bonheur incessant qu'eût été son existence s'il avait — toutes les conditions restant égales, d'ailleurs — rencontré à Bussac celle qu'il était venu chercher, celle qui en somme n'existait plus mais que le jeune homme, en dépit de toute réalité, continuait de chérir dans le fond de son cœur.

Pour avoir trop longtemps fait de l'« Image » une sorte d'idole qu'il aimait et vénérait, Gilbert ne pouvait plus se déshabituer de penser au modèle de cette image comme si en fait il existait et qu'il ne l'eût point trouvé encore. Aux minutes où la réalité s'imposait à son esprit, un tel désespoir s'emparait du pauvre homme qu'il prolongeait à dessein le rêve dans lequel il vivait. Rien ne lui semblait plus atroce en effet que d'avoir perdu jusqu'à l'espérance même qui depuis des semaines avait été sa vie. Car il n'en doutait plus maintenant, et Pierre avait eu raison : l'apparition lumineuse et si jolie du Select, à Paris, n'avait été qu'un phénomène de projection mentale. Quelle que fût la femme qui, à ce moment, eût pénétré dans le bar, Gilbert de Bailly, sous le coup de son obsession, lui eût attribué les traits d'Yvonne de Morlaix.

Il en était d'autant plus sûr qu'Yvonne de Morlaix, la vraie, ne pouvait plus, hélas ! être comparée à la radieuse photographie de la place de la Madeleine. De cette photographie, la femme ne conservait, en somme, que la prestigieuse chevelure et la flamme du regard. Mais les chagrins, les privations peut-être, avaient creusé les joues, si pleines naguère ; mais les pleurs avaient ravagé les beaux yeux. Et quand, assez souvent maintenant, Yvonne, dans le petit jardin, venait parler avec son « pensionnaire » et lui tenir société, Gilbert, heureux, malgré tout, connaissait l'impression bizarre et indéfinissable de vivre à côté d'une ombre.

A cette ombre, cependant, il s'était attaché. A défaut de son amour, il reportait sur elle l'affection qu'il avait vouée à celle qui n'existait plus et sans pouvoir naturellement se douter de quoi que ce soit, Yvonne profitait des attentions et des tendresses destinées à une autre, qui était encore elle-même. A la vérité, la femme, en quelques jours s'était vraiment transformée. Depuis l'arrivée des jeunes gens au château, elle ne se sentait plus la même. C'est qu'avec ses hôtes, la vie depuis si longtemps gâchée et oubliée avait franchi les grilles du château et, insensiblement, sans même le savoir, Yvonne refaisait l'apprentissage de l'existence réelle.

Nombreux étaient les moments où Gilbert se trouvait seul. Pierre, qui savait combien son camarade aimait la solitude et qui craignait d'être importun, courait des environs. Il avait aussi à s'occuper des affaires de son patron (dont le courrier adressé à Paris n'arrivait à Bussac qu'avec vingt-quatre heures de retard) et il devait consacrer plusieurs heures chaque jour à la correspondance. Mais outre que le comte se complaisait dans son esseulement, la société d'Yvonne à qui il avait demandé de venir près de lui aussi souvent qu'elle le pourrait, composait pour le jeune homme accablé par le sort la plus douce des distractions.

— Voulez-vous être mon amie, mademoiselle de Morlaix, lui avait-il demandé un jour, franchement.

Et, en guise de réponse, elle s'était contentée de lui tendre la main. (*La suite au verso*).

trace un tableau pittoresque du Pérou, de ses habitants et de ses chefs. Pour lui, ce pays vit à l'état demi-sauvage, dans ce sens que s'il est doté de lois importées des pays civilisés, ces dernières sont venues avant leur temps. En effet, le 80 % de la population est formé d'Indiens, dont la moitié sont presque des esclaves. Quant aux blancs-mêlés, ils sont avant tout des profitards. Car il faut savoir avant tout que ce riche pays, au sein duquel la Providence se plut à semer à profusion l'or et l'argent et toutes les productions qui sèment l'abondance, ne tire que très imparfaitement parti de tant de ressources et se moque passablement des règles de la charité, du droit et de la civilisation.

Depuis un certain nombre d'années, le président Leguia, qui avait réussi à peupler la Diète et le Sénat de ses créatures, avait aussi mis un peu d'ordre dans les affaires, empêché l'activité des corrupteurs, imposé à l'armée une discipline sévère et travaillé plus que n'importe qui à l'amélioration du sort des Indiens, dont il est pour ainsi dire l'idole. Naturellement, ces mesures d'assainissement n'allaient pas sans dresser contre le maître du jour tous ceux qui se trouvaient lésés dans leurs intérêts. Et ce sont ces derniers qui, à la longue, ont fait jouer le complot. Peu s'en est fallu que l'entreprise ait mal tourné, d'ailleurs, car on ne sait jamais, là-bas, sur qui l'on peut compter, et le coup d'Etat est bien certainement le fait d'un groupe d'ambitieux qui vont dès ce jour se gorger de représailles et surtout faire tranquillement leur poche avant de se retirer des affaires. Les Indiens n'auront rien à gagner au change, le pays non plus : on a changé un dictateur contre un autre dictateur. Mais ce dernier sera-t-il aussi consciencieux au point de vue national que l'était le précédent ? C'est ce qui reste à prouver.

Reproduisons en terminant l'appréciation du journaliste allemand, qui a peut-être vu juste, sans supposer que la chute de celui qu'il appelle le seul vrai tyran que porte le monde « était proche » :

« Ceux qui connaissent l'histoire de l'Amérique du Sud et de ses révolutions savent que ses plus forts dictateurs ne sont » remplacés que par de faibles dictateurs, » et que les hommes qui clament «liberté» » ne pensent nullement à la liberté. Du » point de vue européen, Leguia serait » abominable. Du point de vue péruvien, il » ne l'est point. Placé dans l'alternative de » louer un gouvernement qui présenterait » toutes les tares accoutumées des gouvernements sud-américains et qui ne ferait » pas autre chose que de remplir ses poches, et de louer un gouvernement qui » aurait aussi plusieurs de ces tares à son » actif, mais qui se distinguerait par de » réels services, je louerais sans hésiter » l'homme au pouvoir qui aurait rendu » des services. Une révolution au Pérou serait une révolution contre de tels services, contre les petites gens et contre les » Indios. »

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'Indienne aviatrice.

Miss Mary Riddle, une jeune Indienne de la tribu des Indiens Quinault, et dont le véritable nom est « Kus-de-Ca », ce qui signifie « martin-pêcheur » dans sa langue, se rendit tout récemment à Washington pour offrir des présents à M. Hoover, au nom des Indiens de sa tribu. Miss Mary Riddle fit le voyage en avion. Elle est la première aviatrice indenne ; elle apprit très rapidement et s'est déjà signalée par son adresse et son courage.

M. Hoover la présenta à un certain nombre de diplomates de toutes les nationalités.

— Dans quelle langue faut-il lui parler? demandèrent ces diplomates à M. Hoover.

— Mais dans la vôtre, répondit le président.

Miss Mary Riddle parle en effet l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français, le russe, le chinois, l'italien et quelques autres langues de moindre importance.

Elle les apprit seule, avec des livres, sans maître. Elle parle ces langues avec la même facilité et la même pureté que sa langue natale.

On lui offrit vingt situations, plus brillantes les unes que les autres.

— Je suis née là, dit-elle, en montrant sa demeure. Je veux y mourir. Et comme on ne sait jamais à quel moment la mort vient nous surprendre, je ne veux pas m'éloigner.

Miss Mary Riddle a vingt ans.

Un film américain qui coûtera plusieurs millions.

On vient d'achever, en Californie, un film intitulé « Les Anges de l'Enfer », qui avait été commencé le 31 octobre 1927 et qui a déjà coûté, au dire de ses promoteurs, la coquette somme de 3,866,475 dollars, soit environ 20 millions de francs.

Ce total imposant ne comporte pas les frais de découpage, d'édition, d'adaptation sonore ni d'exploitation. 2.700.000 francs ont été dépensés pour les costumes, 2.400 mille francs pour faire construire, équiper et manœuvrer un Zeppelin destiné à venir bombarder une capitale. En outre, 87 avions et 130 aviateurs apportèrent leur concours pour ce film.

Il convient d'ajouter que 2.257.450 pieds de pellicules ont été utilisés et qu'il a fallu 35 opérateurs, dont 26 ayant l'habitude des prises de vues aériennes, pour mener à bien « Les Anges de l'Enfer » !

Si quelqu'un avait dit ça aux frères Lumière, quand, il n'y a pas si longtemps, ils inventèrent le cinéma, tout porterait à penser que les célèbres savants auraient conçu des doutes sur l'équilibre mental de leur interlocuteur. Et cependant...

Une bible pour 7.000.000 francs.

Un magnifique exemplaire d'une des bibles imprimées par Gutenberg vient d'être acheté par un amateur américain, M. Vollbehr, au monastère de St-Paul.

Cet exemplaire, imprimé sur parchemin, est l'un des mieux conservés que l'on puisse trouver aujourd'hui dans le monde entier.

L'Autriche en possède plus maintenant que deux exemplaires sur les six qu'elle avait en 1918.

Cette bible, avec quelques autres incunables, a été vendue par M. Vollbehr à la bibliothèque du congrès, à Washington, pour la somme d'un million et demi de dollars.

Une horloge peu banale.

On construit, en ce moment, pour la nouvelle cathédrale de Messine, une horloge qui sera la plus grande, la plus perfectionnée et aussi la plus compliquée du monde. Elle indiquera les phases de la lune, la position des planètes et les marées. Au haut de la tour où sera placée cette horloge se dressera un coq gigantesque qui chantera au lever et au coucher du soleil. Lorsqu'on sonnera midi, un lion surgira et fera mouvoir sa tête et sa queue. Chaque heure sera sonnée par deux mannequins reproduisant les figures de Dina et de Clarenza, les deux paysannes siciliennes qui, en 1282, sonnèrent les cloches pour aviser les habitants de Messine de l'approche de l'armée de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. *(Vêpres siciliennes.)*

FEUILLETON DE « LA GRUYÈRE »

La Robe blanche

par 39

JEAN-LOUIS MORGINS

—o—

En somme, ils étaient bien tous des deux de la même race. Elle eût été pour lui la compagne idéale dont il avait depuis longtemps reconnu toutes les qualités en considérant minutieusement le portrait à Paris. Mais leur destin n'avait point voulu qu'il en fût ainsi, hélas ! et le temps, les années, l'âge, les séparaient inexorablement. Qu'importe ! A défaut de l'amour suprême auquel bon gré mal gré il lui fallait renoncer, Gilbert, je le répète, avait voué à Yvonne une puissante affection et une amitié fraternelle.

Fraternelle, oui, voilà le mot exact. Le jeune homme considérait maintenant Mlle de Morlaix comme une grande sœur un peu oubliée pendant un long voyage mais qu'il aurait retrouvée en l'aimant plus encore qu'avant son lointain départ. Il avait maintenant avec elle d'aimables conversations de plus en plus sérieuses et de plus en plus longues... Il lui racontait sa vie et, insensiblement, sans même s'en apercvoir, il se confessait à elle. Quant à Yvonne, plus rebelle à s'apprivoiser, elle était demeurée plus longtemps réservée, mais bientôt, petit à petit, mise en confiance à son tour, elle s'était donnée tout entière au bonheur infini de n'être plus moralement seule, et de pouvoir parler — enfin !

Certaine maintenant de se trouver en face d'un homme susceptible de la comprendre, elle n'avait plus pour lui aucune réticence. Ce qu'elle aimait surtout c'était d'évoquer sa vie d'autrefois, sa vie de jeune fille, sa vie heureuse. A Gilbert de Bailly, qui ne se lassait point d'entendre sa voix chaude, elle décrivait les splendeurs d'une existence de rêve qu'il avait connue de loin, lui aussi, en petit garçon qu'il était alors. Mais avec quelle fièvre, fermant à demi les yeux, il revoyait la délicieuse jeune fille de cette époque, celle de la photographie, celle qu'il aimait enfin ! Hélas ! soulevant ses paupières et apercevant vis-à-vis de lui celle qu'était devenue la vision qu'il admirait, force était à de Bailly de s'apitoyer sur elle et surtout sur lui-même. Alors, pour ne point pleurer, il devait se retenir et, sans que de sa vie intime il eût dit un mot à Yvonne, la malheureuse avait compris qu'un grand drame se jouait en son cœur...

...Ainsi, dans un calme à la fois très doux, très mélancolique et bienheureux sans doute, les jours fuyaient au château de Bussac. De confidence en confidence, Gilbert, peu à peu, avait appris tout ce qu'Yvonne pouvait lui dire de l'histoire de sa famille. Il savait le caractère atrabilaire de l'intransigeant Bernard et à la suite de quelles spéculations il avait été ruiné. Il savait la vie de sacrifice de celle qu'il eût pu aimer. Il savait d'autres choses encore mais, sur deux points cependant, Yvonne était demeurée muette : elle n'avait pas soufflé mot à Gilbert de son fiancé perdu que de l'existence de sa sœur disparue. « Car à quoi bon en parler ? » pensait-elle. Une pudeur bien compréhensible lui défendait d'évoquer le jeune homme qu'elle avait aimé et qui, aujourd'hui, après de si longues années, devait l'avoir oubliée à jamais. Quant à Huguette, Huguette perdue dans le flot parisien et dont les courts billets se bornaient à rassurer sa sœur, un sentiment puéril — ah ! disons-le, de la honte — lui avait de jour en jour fait différer l'aveu qu'elle voulait faire à Gilbert. Puis, peu à peu, la réflexion était venue à son esprit. Non, mieux valait que Gilbert ignorât tout. Elle ne pouvait en rien préjuger de l'avenir, et, quoi qu'il arrivât, Yvonne tenait avant tout que le comte conservât de la famille de Morlaix un sentiment intégral de respectabilité, de grandeur farouche, d'honneur. Le jeune homme à ses yeux était peu à peu devenu une sorte de dieu : elle se refusait à l'abaisser sciemment à un rôle de juge.

Et c'est ainsi que sous les frais ombrages du château de Bussac, ce château que, si souvent, il avait imaginé et dans le jardin duquel il avait suivi en rêve la douce fiancée qu'il croyait aller rejoindre, Gilbert, blessé au cœur par la vie méchante, et qui désormais désespérait de tout et ne croyait plus à rien, Gilbert revenait lentement au bonheur d'exister, pansé si l'on peut ainsi dire par celle-là même qui, sans le savoir, l'avait fait tant souffrir.

TROISIÈME PARTIE

LA PENSION CATHELIN

I

Le nid.

La place Lemarois, à Paris, est située dans le fond d'Auteuil, entre le Point-du-Jour et la porte de Saint-Cloud, en bordure, si l'on peut dire, des anciennes fortifications sur l'emplacement desquelles s'élèvent maintenant les somptueuses maisons neuves qui ont, d'une année à l'autre, transformé ce quartier vieillot. Disparues les grilles de l'octroi et les masures décrépites qui se dressaient à leur entour, les boulevards élargis et plantés d'arbres ont donné soudain à cet endroit peu connu de la capitale un aspect riche, imposant, et surtout bien moderne, grâce au style de ses constructions, inspiré de la dernière exposition des Arts Décoratifs. Toutefois, et sans doute parce qu'un peu à l'écart des grandes voies nouvellement percées, la place Lemarois a conservé malgré tout un petit air provincial qui ne laisse point de séduire le passant observateur. Les trottoirs, qui forment un cercle parfait, et son refuge central, sur lequel se dresse un réverbère de faible puissance d'éclairage, contribuent à l'illusion. Enfin, parmi les maisons mêmes qui s'élèvent en cet endroit, quelques-unes bâties au fond d'un jardin minuscule, et que ne renieraient point Auxerre, Dijon ou Tours, achèvent de composer le pittoresque décor.

Certes, parmi les nombreuses personnes qui au cours de la journée traversent la petite place, bien peu se rendent compte du charme indéfinissable que dégage un tel endroit. La vie est difficile et les gens sont trop pressés pour s'arrêter et s'absorber dans la contemplation d'un tableau d'autrefois. Cependant, nul ne peut passer sans remarquer, peu ou prou, la petite plaque de marbre noir sur la porte d'une des maisons de la place, et qui, en lettres d'or, porte gravés ces mots :

VILLA LEMAROIS

Pension de famille.

(A suivre).

Etre moins tenues

par les occupations domestiques, c'est là un désir féminin bien compréhensible. Nous sommes pourtant quelque chose de plus que les cendrillons du foyer et nous ne voulons plus être les galériens de la cuisine. Nous avons droit à notre part de la vie. PER est une aide puissante dans tous les nettoyages domestiques. Dissous dans de l'eau chaude, il fait disparaître en un rien de temps la graisse et toute saleté. Quels que soient les objets à nettoyer, planchers, baignoires, éviers, seaux, torchons, PER toujours les rend propres, parfaitement.

HENKEL & Cie. S.A., BALE

PER est inoffensif dans les lavures.

Pour une publicité efficace, insérez vos annonces dans „La Gruyère".

Après le dîner diplomatique.

Au nom du Conseil fédéral et du Corps diplomatique suisse, M. le Conseiller fédéral Motta, chef du département politique, a fait parvenir à M. Naef, conservateur du Musée gruérien, une lettre où il s'exprime avec la plus grande amabilité sur les richesses du Musée, et où il déclare combien les hôtes dont Bulle s'honora samedi dernier ont été sensibles à l'accueil qui leur fut réservé.

Au marché.

Il y eut jeudi l'un des plus beaux marchés de la saison.

Sur la Promenade, pommes de terre et légumes affluaient à un point tel que l'écoulement s'en est ressenti. Les pommes de terre, notamment, n'ont pas dépassé le prix de fr. 2.—-2.40 la mesure. On trouvait des pommes à fr. 0.80-1.— le kilo et du raisin à fr. 1.20-1.40.

Les œufs vont fr. 2.— la douzaine.

On constate une grosse baisse sur les porcelets, dont il est facile de s'assurer un joli choix dans des normes variant entre fr. 90.—-110 la paire. Le même phénomène fut constaté la veille à la foire d'Oron.

Les veaux, par contre, renchérissent. On a payé en moyenne, jeudi, fr. 2.60.

Dans l'après-midi, il y eut grosse animation en ville. C'est que les regains sont quasi terminés et que la présence de la troupe et le marché-concours nous valent pas mal de visiteurs. Bonne aubaine pour les commerçants !

Au marché-concours.

On a enregistré officiellement, jeudi, 126 ventes de taureaux rouges et une vingtaine de taureaux noirs. Signalons-en quelques-unes concernant la région :

M. Oscar Romanens, à Bulle, a acheté de MM. Comba frères, aux Sciernes, le taurillon *Marquis*, pour le prix de 2400 fr.

MM. Papaux frères, aux Ecasseys, ont vendu 1800 fr. leur taureau *Marco* à un éleveur du syndicat de Langenbruck (Bâle-Campagne). Le syndicat de Murist a acheté de l'hoirie Ecoffey, à Villars-sous-Mont, le taureau *Toni*, pour 1600 fr. Un éleveur du syndicat de La Chaux-de-Fonds a payé 1600 fr. le taurillon *Jaco*, élevé par M. Louis Vial, au Crêt. M. Paul Barras, à Romanens, a acheté, pour le montant de 1370 francs, le taurillon *Goliath*, à M. J. Wicht, à Montévraz. M. Jules Favre, au Crêt, est devenu propriétaire du taurillon *Madir*, vendu par les Etablissements de Marsens, pour le prix de 1300 fr. L'hoirie Rey, à Pensier, a payé 1200 fr. aux frères Geinoz, à Sorens, le taureau *Gothard*.

Le pourcentage des animaux primés est du 87 % dans la race tachetée noire, du 76 % dans la race tachetée rouge, et du 78 % dans l'ensemble. Malgré la sévérité du jury, le nombre des sujets primés accuse une augmentation par rapport au dernier marché-concours, ce qui démontre l'excellence des reproducteurs exposés.

Accident.

Hier, à la suite d'un faux mouvement, un brave et sympathique jeune homme, M. Michel Tomasini, maçon, a fait une chute dans l'immeuble en reconstruction de M. Rhorbasser, imprimeur à Bulle.

La victime, à laquelle nous souhaitons un prompt rétablissement, souffre d'une fracture compliquée du coude. On le croit du moins, car le médecin n'a pu se prononcer pour le moment sur la gravité du cas.

La troupe et les civils.

Les soldats et la population entretiennent les meilleures relations. Partout l'accueil le plus aimable est réservé aux troupiers, dont on regrettera le départ.

On nous écrit encore :

Les troupes cantonnées dans la région de Le Crêt expriment publiquement leur satisfaction pour la façon dont elles sont accueillies par la population, qui s'est montrée partout généreuse, avenante et serviable.

Un essai de pompe à moteur.

Le poste de premier secours a été convoqué hier soir, à 8 h. 15, pour procéder aux essais de la pompe à moteur dont la Commune de Bulle a discuté l'achat. L'engin, sortant de la maison Kreis & Schaefli, à Zurich, fonctionnait avec 4 jets à très forte pression. L'essai a été concluant.

La kermesse d'Echarlens.

C'est donc demain, dimanche, le tour des vaillants musiciens d'Echarlens. Et les amis de la localité et du dehors seront là en nombre, car les musiciens doivent être solidaires. De plus, la foule des promeneurs se dirigera vers le riant village sis au sein de la campagne gruyérienne. Il y aura des jeux intéressants pour tous, de la bonne musique, et la sympathie gracieuse que les « Armaillis » d'Echarlens témoignent toujours à leurs hôtes, et, en plus, le sentiment d'avoir fait une bonne œuvre et soutenu une belle cause.

Musiciens et promeneurs, c'est bien à Echarlens, demain, le grand rendez-vous ! Que chacun s'y trouve !

Costume national.

La Fédération suisse des costumes nationaux nous prie de rappeler que demain, *premier dimanche de septembre*, est le jour officiel du port du costume national pour tous les membres ou groupements faisant partie de la Fédération.

Fête populaire à Broc.

C'est au tour de la vaillante société de gymnastique de Broc d'organiser sa kermesse annuelle. Celle-ci est fixée à ce soir samedi et demain, dimanche, sur la place de fête du grand village. Inutile de dire que les gyms de Broc, savants organisateurs, n'ont rien négligé pour s'assurer un franc succès. Les attractions de tout genre et jeux divers ne manqueront pas. L'excellente section qui a toujours fait honneur aux couleurs locales dans toutes les circonstances où elle a fourni du travail, aura certainement la reconnaissance de la population, qui lui prêtera généreusement son appui financier tout en se récréant sainement.

Avis.

Les propriétaires qui ont des réclamations à formuler pour les dégâts causés aux cultures (cantonnements exclus) par les troupes, doivent s'adresser aux Commissaires de campagne, soit pour l'arrondissement de la Ire division, au Lieutenant-Colonel Techtermann, à Fribourg ; pour l'arrondissement de la IIme division au Major L. Pittet, syndic, à Cronay-s.-Yverdon.

Les propriétaires de la Commune de Bulle peuvent remettre leurs réclamations au Secrétariat communal qui les transmettra. *Police locale Bulle.*

Le Château de Bulle

On nous écrit :

La tour du Château de Bulle constitue un des plus beaux belvédères que l'on puisse rêver au centre géographique de la Gruyère en fleurs. Il est vraiment dommage qu'elle soit si peu connue et que l'accès en soit si difficile. Serait-il aller trop loin de demander à l'Etat, qui en est propriétaire, d'exécuter à ce monument les réparations urgentes et relativement peu coûteuses qui le garantiront contre la déchéance et l'oubli ?

C'est surtout dans les monuments de ce genre que l'Histoire parle et se montre vivante aux yeux du peuple.

Le Roi de la Valse.

Ce film, très sentimental et très pathétique, est l'histoire de la vie douloureuse de Jean Strauss, le génial compositeur viennois. Le rôle principal est tenu par le sympathique acteur Albert Abel. Cette œuvre parle d'abord de l'enfance de l'artiste. Il nous montre le foyer désolé par la légèreté du père et troublé par l'opposition que l'on met à sa vocation, puis la misère et enfin la gloire. Film d'une scrupuleuse fidélité à l'histoire, il obtiendra le plus grand succès.

En marge de la vie bulloise...

Le roi. — Les petits soldats.

Le roi ? On n'entendait parler que de lui, jeudi, aux environs de midi. Et c'était bien naturel. Seulement, on pensait à une suite imposante, à un uniforme chamarré, à quelque harem roulant peut-être. Or, celui qui tient en ses mains les destinées de l'Irak était un simple bourgeois. Du moins apparaissait-il comme tel, sauf les beaux yeux vifs, rêveurs et mélancoliques tout ensemble qui caractérise la race arabe. Un long roi, à l'allure franchement démocratique, ce qui est assez rare. Seulement, quand les souverains viennent en Suisse, ils savent parfaitement qu'ils ne se trouvent point au milieu d'une nation à l'« étiquette » et qu'ils ont une grâce spéciale à se montrer « du pays ». L'ancien émir Fayçal n'ignorait sans doute point ces circonstances.

Au reste, nous n'entrevoyons guère un roi arabe, nous autres Suisses, sans songer à la fatalité, à l'heure peut-être toute proche où le monarque tombera sous la balle d'un malfaiteur ou d'un ennemi politique, aux désillusions aussi de ceux qui doivent parfois quitter le trône, trahis par ceux qu'ils ont comblés de bienfaits. Chez nous, le roi d'Irak était à son aise. On a tout lieu de le croire du moins. Car nul appareil. A peine un cordon de police pour maintenir la foule. Comme garde d'honneur, Madame et M. Musy. Comme suite, un aide de camp. Comme révérences, le salut respectueux et banal de la foule. Comme cadre, la place centrale du modeste chef-lieu gruyérien avec une chaise à l'ombre du tilleul.

Et ce n'est pas impossible que le roi d'Irak, qui a conquis son trône à la pointe de l'épée et qui mène son peuple à peu près comme un souverain constitutionnel d'Europe, si ce n'est avec un peu plus d'indépendance, ait passé en Gruyère une des journées les plus ensoleillées de sa vie. Nous le souhaitons au moins, car les sables arabiques, malgré les fertiles oasis, sont chiches de reposante verdure et de rafraîchissantes rosées.

Dans l'après-midi, le roi voulut visiter le couvent de la Valsainte. M. Musy l'accompagna dans ce pèlerinage. Encore un spectacle bien fait pour susciter l'émotion du mysticisme arabe.

La visite des rois n'est point un fait banal en Suisse, d'autant plus que ces illustres hôtes viennent chez nous apprendre à connaître les beautés d'une nature unique au monde et les mœurs d'un peuple libre, dont un individu lui fut présenté par le gouvernement dans la personne d'un authentique Gruyérien à longue barbe, descendant de la race royale des montagnards.

* * *

Nos soldats nous sont encore plus chers que les rois étrangers. Ils représentent l'unité et la raison d'être de la nation suisse. Puis, pour les gentes demoiselles en mal d'amour, ils sont un rayon de soleil jaillissant dans la brume. D'ailleurs, le beau sexe a toujours une considération spéciale pour les cavaliers qui, de tradition, doivent être de beaux hommes triés dans la plus cossue des bourgeoisies campagnardes.

Ils sont heureux chez nous, et nous sommes fiers de les posséder. Pourquoi pas ? Nul ne sait si un jour les vaillants gars ne devront point assurer la liberté de nos foyers. Dès lors, nous avons bien le droit de leur en témoigner d'avance notre reconnaissance. Et puis, on sent quelque chose comme un souffle patriotique s'exhaler de la troupe qui passe. Jeudi, j'étais aux côtés d'un soldat français de la grande guerre. Il s'étonnait de l'allure martiale des escadrons et des cyclistes, et plus encore de l'émotion qu'il croyait lire sur le visage des curieux, alignés comme devant le plus splendide des panoramas. La belle allure des chevaux le frappait, et il se demandait quel mystère est au fond de l'âme suisse, pour qu'on ose confier au cavalier la propriété et le soin de sa monture. Cet homme ne se doutait point que tout Suisse naît citoyen-soldat et que, petite par le nombre, l'armée helvétique est au bénéfice de cette force morale que confèrent le sentiment de l'indépendance et la volonté de ne jamais subir le joug étranger.

Bientôt ils vont partir, les braves et joyeux troupiers. L'heure des grandes manœuvres approche. La population les suivra comme elle a coutume de le faire. Puis, jeudi prochain, on s'en ira en foule, à Oron, contempler le spectacle toujours impressionnant pour un Suisse du défilé.

L'armée suisse, c'est notre « Point d'interrogation ». Que ferions-nous sans elle, et que ferait-elle sans nous ? P.

Edison veut rester sourd.

Edison, qui a maintenant 83 ans, mène une existence aussi active que jamais et il s'est refusé à se laisser guérir de la surdité, quoique les médecins lui eussent garanti la guérison. Son infirmité, dit-il, l'aide à penser et « il y a — déclare-t-il — beaucoup de choses sur desquelles j'ai besoin de méditer avant de mourir ».

Méditer, tel est pour lui le grand problème, car il considère que la plupart des hommes ont une peur maladive de la pensée. « Il n'est pas d'expédient — dit-il souvent — auquel un homme ne recoure pour s'éviter la peine de penser. » Il est vrai, ajoute l'« Opinion », qu'il jouit d'une santé physique extraordinaire et n'a besoin que de très peu de sommeil. « Le manque de sommeil — déclare-t-il — n'a jamais fait de mal à personne. »

Dernière Heure

Des troubles graves ont éclaté en Argentine. Les étudiants ont rencontré la police, qui a tiré. Il y a un tué et quelques blessés. Ils ont demandé également la démission du président Irigoyen. Ce dernier, qui avait d'abord refusé, a maintenant remis ses pouvoirs au vice-président. Le cabinet a démissionné. L'état de siège a été proclamé à Buenos-Aires et des patrouilles circulent dans les rues.

— Les autorités de la Croix-Rouge américaine annoncent que l'ouragan qui s'est abattu sur St-Domingue a fait un grand nombre de victimes. On compte 1000 tués, 1500 blessés et 4700 maisons détruites.

19.000 habitants sont sans abri.

— L'« Universal » rapporte qu'à la frontière roumano-bulgare une bande de comitadjis ont attaqué et mis à morts deux enfants de 12 ans appartenant à la colonie macédo-roumaine, dans le but de déterminer les colons à quitter la région. Les malheureuses victimes ont été horriblement torturées, décapitées et percées de part en part de coups de baïonnettes.

— Hier matin, à Clarens, M. Constant Tschumy, retraité des C. F. F., allait pêcher dans la baie de Clarens.

Il dut perdre pied à un moment où personne ne se trouvait là, car ce n'est que plus tard qu'intrigués par un chapeau qui flottait sur l'eau, les passants avertirent la police, qui parvint à ramener le corps peu après.

✝

Monsieur Edouard GENILLOUD, à Bulle ; Monsieur et Madame Henri GENILLOUD et leurs enfants, à Bulle ; Madame et Monsieur Louis GENOUD-GENILLOUD, à Bulle ; Monsieur et Madame Léon GENILLOUD et leurs enfants, à Bulle ; Madame et Monsieur Paul BOSSY-GENILLOUD et leurs enfants, à Broc ; Madame et Monsieur Paul SCHULER-GENILLOUD et leurs enfants, à Fribourg ; ainsi que les familles parentes et alliées, à Bulle, La Joux, Lausanne, Genève et Paris, ont la douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Madame Emma GENILLOUD

née JUDET

leur bien-aimée épouse, mère, belle-mère, grand-mère, sœur, belle-sœur, tante et cousine, enlevée à leur tendre affection le 5 septembre 1930, dans sa 65me année, après une courte et pénible maladie, munie des secours de la religion.

L'enterrement aura lieu à Bulle, le dimanche 7 septembre, à 3 heures de l'après-midi.

Domicile mortuaire : Rue du Moléson, 456.

R. I. P.

Cet avis tient lieu de lettre de faire-part.

La Famille GUILLET remercie sincèrement toutes les autorités civiles et militaires, les sociétés ainsi que les parents, amis et connaissances qui l'ont entourée dans sa grande douleur et les prie de recevoir ici l'expression de sa vive gratitude.

Classe enfantine et préparatoire.

Prix mensuel : 5 Fr.

La rentrée est fixée au **vendredi 12 septembre à 9 h.**

S'annoncer à **Mlle Genoud, route de Morlon.**

Même adresse : **Surveillance des devoirs scolaires.**

Quelques **jeunes machinistes** et **manœuvres sont engagés** de suite par la **Scierie Nestlé** à LA TOUR.

S'adresser au Bureau.

CHIANTI EXTRA chez **Félix DECROUX** VINS ET LIQUEURS — BULLE —

PHARMACIE d'OFFICE Dimanche 7 septembre **PHARMACIE du CHEVAL-BLANC**

AU CINÉMA LUX

Samedi à 8 h. 15. - Dimanche, à 3 h. et 8 h. ¼

Magnifique drame sentimental

Le Roi de la Valse

ou

La première de Strauss

Far-West en 2 parties

LE DOUBLE SOUPÇON

TOTO JARDINIER

avec le célèbre Bébé prodige.

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE

à l'Hôtel de Ville La Tour

CONCERT

dans la grande salle.

— ORCHESRE —

Invitation cordiale. M. MOOSER

Dimanche 7 septembre

CONCERT

au Café Tivoli, Bulle

- BONNE MUSIQUE -

Invitation cordiale : Famille MOREL-SAUTEUR

ROMANEL
La perle des eaux de table

Jules GEX
— BULLE —
Téléphone 66.

La Société pr la location des bâches, Guin

recommande sa nouvelle

HALLE DE FÊTES

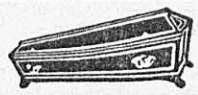
claire, **pratique, bien installée,** avec aménagement tout nouveau, de 1.400 places assises (mobilier complet, tables et bancs.) — En outre, elle a toujours en dépôt des **BACHES IMPERMÉABLES** livrables de suite dans les grandeurs suivantes :

5 m. x 12 m. = 60 m2 — **5 m. x 8 m. = 40 m2**
6 m. x 8 m. = 48 m2.

convenant très bien pour couvrir places à bâtir et halles de fêtes ou places analogues.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à P. 76-86 F.

Vve Th. JENDLY-ZURKINDEN, GUIN. (Téléphone 1)



CERCUEILS en tous genres.
Couronnes le plus grand choix
Prix très modérés. - Tous articles pour le deuil catholique.
Se recommande, 2049 B.
Simon MARMY
Grand'rue — BULLE

VACHER
est demandé

pour tout de suite.

S'adresser à **Charles WENGER, Villangeaux s/ Ecublens,** près Rue. *Téléphone 9.364*

A remettre ou à vendre
au plus tôt, entreprise de
ferblanterie
et appareillage, avec maison d'habitation. P 7499 B
S'adresser à **F. Hugueniu-Messeiller, à ETOY,** (Vaud)

A vendre
dans la Gruyère,
maison
de 3 logements, dépendances, jardin et environ 1 pose de terre, arbres fruitiers, porcherie.

S'adresser à **Publicitas Bulle,** sous P. 7502 B.

DANSE
A. GENOUD, prof.
Rue Tissot **BULLE** *Rue Tissot*

Pour les Bénichons :
Leçons particulières à mon domicile. — Succès garanti en quelques leçons. 2054 B

On demande
une jeune personne
pour aider aux travaux du ménage.
S'adresser à **Publicitas Bulle,** sous P. 7505 B.

Ecoute, mon chéri !!!
Veux-tu être pour moi
Ce que tu dois être ?
Du „DIABLERETS" bois deux [doigts,
Tu auras le bien-être !

Marga

Crème pour chaussures
EN NOIR
BLANC JAUNE BRUN
ROUGE-BRUN BRUN-FONCÉ

Marga ! Plus vous employez cette fine crême à base de cire, noire, blanche ou couleur, plus aussi elle vous donnera satisfaction. Et vous en redemanderez. P 2303 G

Marga assouplit le cuir.

PRODUIT SUISSE
A. SUTTER, OBERHOFEN
FONDÉ EN 1858

Mères !

Berna aliment pour nourrissons

est le nec plus ultra pour vos bébés.
P. 44 Y. Prix : 1 fr. 80 la boîte.

BROC — Place de Fête — BROC
Samedi et dimanche 6 et 7 septembre

GRANDE FÊTE POPULAIRE

organisée par la **SOCIÉTÉ DE GYMNASTIQUE DE BROC**

Grand carrousel voltigeur et Tir-pipes des Sœurs Rouge, Lausanne, ainsi que nombreuses autres attractions.

Cantine sur la place de Fête

Rentrée des classes

Les plus bas prix

Sacs d'école - Boites d'école
Plumiers

Blouses garçons - Tabliers fillettes
Bérets basques et nouveauté

Bas pour enfants
Chaussettes - Sous-vêtements

Chemises Robespierre - Pullover
Laines fantaisie, immense choix

Les plus bas prix

A l'Innovation, Bulle

Chevaux pr abattre et accidents
sont payés un bon prix par la
Boucherie Chevaline centrale
Louve 7 **Lausanne.** H. Verrey.
Tel. : bouchérie 29.259 ;
domicile 29260. P. 433 2 L.

Toitures
Revêtements de façades.
Revêtements intérieurs.
Tuyaux en Eternit.
Garages. P. 100 Gl.

Racines de gentiane

fraîches et propres **sont achetées** au prix du jour par la
Distillerie Jules Blanc
BULLE

Apprentie tailleuse
est demandée
chez **Mme TORNARE,** Grand'rue, 33, **BULLE.**

Pour une bonne digestion buvez l'eau minérale
Alcalina-Henniez
(Etiquette verte)
qui se recommande par sa pureté et sa limpidité.

BULLE : Paul GEX. - Tél. 90. appart. 183.

Transports funèbres
A. MURITH
Société anonyme, GENÈVE

DÉPOT à **BULLE**
M. Louis PASQUIER, Magasin Promenade
Téléphone 168.

Cierges, encens, braise-encens, huile pour le sanctuaire, mèches, rats de caves, fleurs artificielles.
CERCUEILS COURONNES

Succursale à Fribourg
Magasins et bureaux : 20, Rue de Romont.

Dépôts dans le canton : P. 28 3 F.
ROMONT, CHATEL-SAINT-DENIS.

Domaine à vendre par soumission.

Les enfants de feu Isidore TINGUELY, à Avry-devant-Pont, exposent en vente, par voie de soumission, les immeubles art 245, 246, 247, 248 d'Avry-devant-Pont, dits « Au Village, Les Planchettes », habitation, granges, écuries, remise, place, jardin, pré et champ de 13 poses 109 perches, terrain de première qualité, en un seul mas, facile à exploiter, beau verger, eau intarissable.

Pour visiter les immeubles s'adresser à **M. François TINGUELY, fils Isidore, à Avry.** Pour renseignements et soumission s'adresser au notaire soussigné, jusqu'au **lundi 15 septembre, à 4 heures du soir**

P. o. **Joseph Pasquier,** notaire, **Bulle.**

Location de montagnes.

Lundi 8 septembre à 14 heures, dans une salle particulière de l'Auberge communale, la **Commune d'ENNEY** exposera en location, par voie de mises publiques les

8 pâturages

qu'elle possède rière son territoire et le **domaine de la MEYSON.**

Les conditions seront lues avant la mise.

Enney, le 26 août 1930.

Par ordre : *Le Secrétaire.*

CHAUSSURES
de travail et militaires.

En cuir ciré, très souple, demi soufflet, fortes semelles et ferrage fort.
Nos 40-47 Net **16.50**

Empeigne, très bonne qual., demi soufflet, très fort. semelles, ferré fort
Nos 40-47 Net **21.--**

Empeigne Ia, couleur naturelle, av.-pied doublé peau, coupe et ferrage ordonnance
Net **25.--**

Même genre, qualité supérieure, extra fort,
Net **30.--**

Sur toutes les sandales cuir et sur les articles en toile blanche et beige

10 % Rabais 10 %

VOIR LES VITRINES *Se recommande,*

E. MARMILLOD-GEX

Place de l'Union **- BULLE -** *Pl. Cheval-Blanc*

Téléphone No 360.

Auberge et montagne
à louer.

La Commune de LESSOC met en location son auberge communale avec grange, écurie et jardin ainsi que le beau pâturage de la « BRAZ ».

Les mises auront lieu dans une salle particulière de l'Auberge communale le **vendredi 19 septembre à 14 h.**

Les conditions seront lues avant les mises.

Par ordre : *Le Secrétaire.*

Institut agricole de
GRANGENEUVE-Posieux (Fribourg)

La rentrée des Cours agricoles d'hiver, de l'Ecole de laiterie et de l'Ecole ménagère de Ste Agnès aura lieu le **lundi 3 novembre.**

Pour renseignements et inscriptions, s'adresser à la **Direction de l'Institut agricole de Grangeneuve-Posieux.** P. 167 F.

On demande
un jeune manœuvre
à l'atelier de **Serrurerie E. SCHINDLER. BULLE.**

Auto-Taxis
Prix modérés
Gérard MORAND
maison Aeberhardt
- BULLE -

On cherche
pour de suite
JEUNE FILLE
pour servir dans un restaurant sans alcool et aider au ménage.
Faire offres à **Mme GRIMM. GSTAAD.**

TRAVAUX D'IMPRESSION
à l'Imprimerie du journal.